

Bimestriel de l'Église Protestante de Liège-Marcellis

Editeur responsable : Pierre Grisard

Rédacteurs : Pierre-Paul Delvaux – Ginette Ori

Eglise Protestante de Liège Marcellis

Quai Marcellis 22 – 4020 Liège - BE61 0910 2274 5317

ASBL Les Amis de Liège Marcellis – BE53 0000 0457 4053

ASBL Entr'Aide Protestante Liégeoise – BE52 7805 9004 0909

Site web : protestantisme.be



Le Mot du Président du Consistoire

Pâques est déjà derrière nous et pourtant cette fête si chère tant aux juifs qu'aux chrétiens suscite encore bien des questions. Pour nous la résurrection de Jésus y est au centre mais que d'hypothèses avancées sur ce propos : imposture du crucifié par un inconnu et fuite du vrai Jésus pendant trois jours ou encore : état proche de la mort sur la croix et réveil le dimanche, et enfin mort réelle du Messie et apparition d'un autre à Marie et Marie- Madeleine. Authenticité ou pas ? Question de rationalité.

Mais, en tant que chrétien, dois-je m'arrêter à tout ceci ? Ma tendance, plutôt libérale, m'invite à regarder le message de cet événement autrement : Si j'ai beaucoup aimé l'interprétation du pasteur Quenon sur l'image du « sortir de l'enfermement », je vois quant à moi la symbolique de cette résurrection comme le renouvellement de l'existence : la mort d'un individu laissant la place à une nouvelle naissance assure la continuité de la vie sur terre. Certes le concept a certainement dû être évoqué plusieurs fois dans les prédications passées mais il est bon, je pense, de le rappeler.

Alors résurrection à Pâques, réalité ou image ?

Ne boudons pas notre plaisir et vivons-là dans l'amour fraternel !

Pierre Grisard



Un voyage jusqu'à soi

Quel beau voyage que celui que l'on peut faire vers soi, surtout lorsqu'on a la chance d'avoir pour guides le philosophe Frédéric Lenoir et sa référence particulière, Carl Gustav Jung, sociologue et psychiatre suisse, pionnier de la psychanalyse, un des plus grands penseurs du XXe siècle, disparu il y a un peu plus de soixante ans (1875-1961).

Né dans une famille de médecins de père en fils, Jung a aussi été bercé par des cantiques, car son père était théologien, pasteur et docteur en philosophie ; sa mère était, elle aussi, fille de pasteur. Le jeune Carl Gustav avait huit oncles pasteurs du côté maternel et deux du côté paternel ! Et pourtant, il s'est rapidement brouillé avec la religion ! Evidemment, c'est ce qui arrive quand on se permet d'écrire « *La civilisation chrétienne s'est révélée creuse à un degré terrifiant : elle n'est plus qu'un vernis extérieur !* » Son œuvre visionnaire est l'une des plus grandes révolutions de la pensée humaine. On lui doit, entre combien d'autres innovations, des concepts (et leur application) tels que la synchronicité, l'inconscient collectif, les archétypes, l'anima et la persona, le processus d'individuation, etc. Il faudrait plusieurs exemplaires du « *Messenger* » pour seulement tenter de les définir.

Il a été l'ami de Sigmund Freud, de 1906 à 1912, Freud l'avait même désigné comme son successeur à la tête du mouvement psychanalytique. Les deux hommes échangèrent, durant cette période, plus de 360 lettres scientifiques mais de nombreux désaccords finirent par naître entre eux et, au printemps 1914, une rupture formelle et définitive fut consommée. Jung prit alors ses distances à l'égard de la psychanalyse pour se consacrer à ce qu'il appela « la psychologie analytique ».

Pourquoi deux personnes intelligentes ne voient-elles pas la réalité de la même manière ? Jung, étudiant ce phénomène en se basant notamment sur sa perception de ses patients, leurs problèmes et les relations qu'il entendait approfondir avec chacun, a porté sa réflexion sur la conscience, les deux grandes tendances (introversion, extraversion) qui la gouvernent et les quatre fonctions nécessaires pour appréhender son environnement : la sensation, la pensée, le sentiment et l'intuition. La première et la dernière sont des fonctions irrationnelles, les deux autres rationnelles car elles évaluent, jugent, excluent et différencient les choses. Cette manière de voir permet de canaliser tout être humain, de définir ses dominantes, qui sont liées au tempérament inné mais peuvent aussi résulter d'un effort d'attention et de volonté. Chose extraordinaire, en associant les quatre fonctions aux deux tendances, Jung obtient une topologie élaborée du Moi. Or, le Moi est au centre de la conscience tandis que le Soi est, pour Jung, le centre de la totalité de l'âme (conscience, inconscient personnel et collectif). Il dira notamment : « *Je suis convaincu que l'étude scientifique de l'âme est la science de l'avenir. Il apparaît en effet, avec une clarté aveuglante, que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme le plus grand des dangers !* ».

Ce psychiatre, à l'activité sans limite, ne s'est pas cantonné à des recherches directement liées à ses activités de psychiatre, penseur et écrivain. Jung a aussi étudié les philosophies orientales, l'ésotérisme, les courants mystiques, les phénomènes paranormaux, l'exploration des confins entre la vie et la mort, l'identité chrétienne et, tout particulièrement la figure du Christ qui, pour lui, est une « personification de l'archétype du Soi ».

Et s'il critique l'intransigeance du catholicisme qui, dit-il, reste hermétique à toute évolution de la doctrine et de la pratique pastorale, il reconnaît au protestantisme la grande qualité de mettre le fidèle face à une expérience directe de Dieu, ce qui a pour effet de développer chez lui un sens moral et une responsabilité plus aiguisée que chez les catholiques. Néanmoins, il reproche aussi au protestantisme son caractère desséchant et trop rationnel, qui l'a coupé de la dimension affective et symbolique essentielle du christianisme. Une dérive qui, selon Frédéric Lenoir, produit de nombreuses névroses chez les fidèles !

Processus fondamental pour le médecin suisse, le processus d'individuation est défini comme le principe même de la créature humaine, les tendances naturelles de l'être vivant, qui vont vers l'individualité et la lutte contre l'uniformité. Par le processus d'individuation, Jung désigne le cheminement par lequel un être vivant devient un individu unique qui s'approche le plus possible de sa singularité. A côté du sacré, qu'il a aussi beaucoup étudié, Jung s'est penché sur l'individuation à travers ses quatre dimensions, qui sont le Soi, les langages (symboles, archétypes, images et mythes), les médiateurs (rêves, imagination active, rituels et synchronicité, coïncidence porteuse de sens) et ce qui conduit à la complétude de l'être, la persona, l'anima, l'animus, l'ombre et les contraires... On entre là dans un domaine bien complexe et difficile à comprendre pour le commun des mortels !

Pour Jung, la religion repose d'abord sur l'expérience d'une révélation intérieure. Durant toute sa vie, il a été poursuivi par la question du divin. Il avait d'ailleurs fait graver au-dessus de la porte d'entrée de sa maison puis, cinquante ans plus tard, sur sa pierre tombale, une parole de l'oracle de Delphes (*Vocatus atque non vocatus Deus aderit*), que Isé Tardan traduira par « *Qu'on le veuille ou non, la question du divin s'impose* ».

Frédéric Lenoir est élogieux à l'égard de la révolution scientifique et morale provoquée par Jung. Il estime qu'« *il a posé un regard sur la condition de l'homme moderne et sur l'évolution de notre monde qui apparaît, avec recul, d'une grande justesse et d'une grande pertinence* ». Jung rappelle que l'homme a besoin, pour vivre, de donner un sens à son existence. Ce qui conduit aussi, dira le neurobiologiste Sébastien Bohler, à expliquer que la religion a un effet thérapeutique : « *En offrant aux individus des rituels répétitifs, elle agit comme un calmant sur le cortex, ce qui fait baisser le niveau d'angoisse* » !

Jung est très clair sur le « sens » que chacun veut donner à la vie : « *Le non-sens empêche la plénitude de la vie (...). Le sens rend beaucoup de choses, tout peut-être, supportable* ». En médecin spécialiste qu'il était, il affirmait que la connaissance de soi et le travail intérieur sur soi ne visent pas seulement à guérir d'une névrose mais à se réaliser en tant qu'être humain. Ce qui rend cette démarche personnelle nécessaire et fondamentale pour tout un chacun.

Comme il a exploré quantité de domaines liés à la pensée et à l'existence, Jung a travaillé aussi avec le physicien Wolfgang Pauli sur les phénomènes paranormaux et les synchronicités. Formulant l'hypothèse que l'homme et la nature seraient reliés au sein d'une « unité différenciée », dans un perpétuel mouvement de coopération, ils ont tenté de mettre au point la psychophysique. Dans cette optique, ils ont proposé une nouvelle vision de l'univers, au sein duquel il y aurait en permanence une interconnexion entre matière et esprit. Cette théorie fait toujours foi, dans la mesure où elle ouvre de nouvelles pistes à de nombreuses disciplines, dont la médecine ! Par exemple, en étant plus attentif aux messages que notre corps envoie à notre psychisme, nous pouvons nous transformer de l'intérieur et même guérir de certaines maladies... Et Frédéric Lenoir est bien d'accord avec le psychanalyste suisse : « *C'est en examinant la nature et l'univers que l'homme se rencontre lui-même et accède aux plus grands mystères de la vie* ».

S'il reconnaissait l'extraordinaire progrès opéré par la conscience humaine, Jung déplorait par la même occasion ce qu'il appelait « une triple amputation » de l'homme moderne en constatant une rupture de l'homme avec la nature, avec le passé, avec le cœur et l'intériorité.

« *Jung, un voyage vers soi* » (paru chez Albin Michel) est un ouvrage exigeant mais très attachant. Cela tient bien sûr à la grande variété des recherches de Jung sur la vie intérieure de l'homme et ses nombreuses implications mais l'accompagnement philosophique que lui donne Frédéric Lenoir en brossant cette biographie, nous ouvre des portes insoupçonnées et désormais plus accessibles sur une meilleure connaissance de soi et sur la complexité de notre cher inconscient.

Charly Dodet

Comment peut-on identifier un doute avec certitude ?

Ces mots de Raymond Devos font sourire et donc ils nous éveillent. Le sourire est souvent le début de la sagesse. Mais à quoi ces mots nous éveillent-ils ? Le doute serait-il insaisissable au point qu'on ne puisse vraiment le cerner ? Et s'il y avait doute et doute ?

Ce qui est sûr c'est que certains le fustigent et d'autres le magnifient. Il y a deux camps. Et nous voilà dans le binaire, dans le « ou bien ». Or, nous le savons, quand on va au-delà du superficiel nous avons besoin d'autre chose que du binaire pour penser, comprendre et agir. Alors comment allons-nous pouvoir situer le doute ou... les doutes ?

Comment identifier un doute avec certitude ? Eh bien en sachant qu'il y a doute et doute. Les distinguer ce sera déjà un pas vers l'apaisement.

Je vous invite à poursuivre cette réflexion par paliers.

1er palier avec un texte de Charles Juliet, un écrivain au long court, auteur d'un journal en une dizaine de volumes pleins de fines observations. Il écrit :

Si tu doutes trop, tu te détruis. Si tu ne doutes plus, tu risques de mener une existence qui ronronne. Trouver cette frontière où le doute et une indispensable confiance en soi peuvent cohabiter. Mais qu'il est difficile de demeurer là où convergent ces exigences contraires que nous avons à satisfaire. Il suffit d'un infime déplacement, d'un trop ou d'un trop peu, pour que ce qui était recherche de l'accord et de l'harmonie disjoigne les pièces du puzzle au lieu de les assembler.

Charles Juliet, *Accueils. Journal IV*, POL, p.179

Nous pouvons imaginer ici un curseur et l'idéal de l'équilibriste. Inconfortable ? Peut-être ! Mais c'est notre lot si nous voulons rester les pilotes de notre vie intérieure.

2e palier : ce qui valide une démarche. Ce qui nous permet de traverser le doute sans le nier. A moins qu'il ne s'agisse d'une coexistence.

Descartes a fait du doute un outil pour aller jusqu'à ce qui résiste au doute. Avec lui ce sera le célèbre « Je pense donc je suis ». C'est donc la pensée rationnelle qui permettra de valider les démarches de connaissance. Et cela a fait du bien à la vie intellectuelle de son temps. Un peu de rigueur.

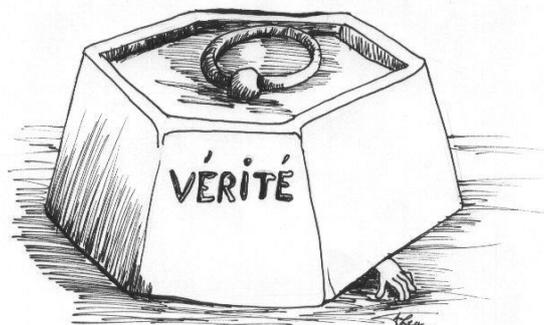
Mais, vous le savez, les XIXe et le XXe siècle vont mettre en cause ce bel acquis et découvrir que, suivant les disciplines, on ne valide pas les connaissances de la même manière. Le biologiste suit la démarche expérimentale. Le sociologue aura affaire à une matière autrement volatile et précèdera par enquêtes rigoureuses mais très différentes de celles du biologiste. Et que dire des historiens aux prises avec la critique historique. Que dire du psychologue, du pédagogue, du philosophe aux prises avec la complexité humaine.

Autrement dit « *tout n'étant pas vrai de la même façon* », (R. Dewandeler, *Spiritualité du doute*, p. 83) nous devons envisager la complexité du réel et de l'humain et nous ouvrir à une logique où l'incertitude et même les contradictions vont coexister.

Un de grands esprits de notre temps a écrit : *Il existe deux types de vérités : les vérités superficielles où le concept opposé est faux de manière évidente et les vérités plus profondes où le contraire peut être juste.* Niels Bohr, physicien danois. A méditer !

3e palier : il y a le doute qui soupçonne et le doute qui creuse

En effet le doute peut être associé au soupçon et notamment à toutes les philosophies du soupçon justement. Elles ont été très utiles pour débusquer les dogmatismes qui éteignent, qui écrasent ou qui caricaturent l'humain et pour nous éveiller à une pensée élargie.



Citons ces penseurs qui ont ébranlé l'ancien monde : Darwin, Marx, Nietzsche, Freud, les structuralistes. Chocs vigoureux et bénéfiques ô combien. Mais le soupçon lui-même peut devenir complaisant au point de devenir dogmatique, ce qui constitue une fameuse contradiction. Malheur alors à ceux qui ne soupçonnent pas ! Face à cette dérive, quelques mots d'un étudiant anonyme : *que le soupçon soupçonne mais qu'il n'interdise pas !* Et donc qu'au-delà du soupçon nous puissions reconstruire du sens. Car l'enjeu est bien là à moins que ne se contente d'une vie fade, grise et sans relief.

Il y a aussi le doute qui creuse. *Une pensée qui ne se contente jamais.* L'expression – admirable – est de Paul Hazard pour caractériser la dynamique européenne. Dans son livre sur *la crise de conscience européenne* il examine la période qui va de la fin du XVIIe au début du XVIIIe, période de bouillonnements qui annoncent le monde moderne avec sa dynamique d'élargissement. A sa façon simple et percutante le philosophe Alain renchérit et situe bien l'enjeu : *Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien.*

Mais revenons à ce doute qui creuse. Le douteur sait que ce qu'il sait est incomplet, parce que ce que nous disons du réel est inachevé. Et cet inachèvement est porteur d'un dynamisme fondamental. Au fur et à mesure que les connaissances progressent, les chercheurs pressentent que la quête sera infinie. C'est un élargissement immense.

4e palier : Nous sentons que le doute se rapproche de l'incertitude.

L'incertitude nous préserve de la tentation de la maîtrise. Ou d'une tentation plus dangereuse encore la tentation de l'idolâtrie.

Le sujet est immense.

L'autre ne pourra jamais être saisi, compris. Il restera toujours cette incertitude, cette marge des possibles. Il reste et restera toujours une part de mystère et dans le réel et en particulier dans l'humain. C'est un a priori fondamental au cœur de notre humanisme chrétien.

Nous sentons que l'enjeu ce sont aussi nos démarches interconvictionnelles.
Pour nourrir notre réflexion voici quelques mots de Delphine Horvilleur :

« **La laïcité française** n'oppose pas la foi à l'incroyance. Elle ne sépare pas ceux qui croient que Dieu veille, et ceux qui croient aussi ferme qu'il est mort ou inventé. Elle n'a rien à voir avec cela. Elle n'est fondée ni sur la conviction que le ciel est vide ni sur celle qu'il est habité, mais sur la défense d'une terre jamais pleine, la conscience qu'il y reste toujours une place pour une croyance qui n'est pas la nôtre. La laïcité dit que l'espace de nos vies n'est jamais saturé de convictions, et elle garantit toujours une place laissée **vide** de certitudes. Elle empêche une foi ou une appartenance de saturer tout l'espace. En cela, à sa manière, **la laïcité est une transcendance**. Elle affirme qu'il existe toujours en elle un territoire **plus grand** que ma croyance, qui peut accueillir celle d'un autre venu y respirer. » Vivre avec nos morts. LP 36661

5e palier : Jésus est venu mettre en question les conceptions figées et introduire ce doute qui dynamise. Songeons à l'avertissement au figuier stérile qui s'adresse en fait au Temple et à tout ce qu'il représente.

Nous voilà au niveau de la foi, celle de Thomas, la nôtre peut-être. Avec R. Dewandeler je voudrais terminer avec ce doute plus affirmatif, plus engagé.
Je lui laisse donc le mot de la fin :

Je crois donc je doute. Non pas d'un doute qui consisterait seulement en une amère inquiétude lorsque que je songe que les choses pourraient être autrement que je ne les imaginais. Mon doute est plus affirmatif que cela. Plus engagé. Plus engageant, je l'espère. Plus vertueux aussi. Je doute pour comprendre. Je doute pour débroussailler. Je doute pour protester ; protester d'un regard différent sur le monde parce que le monde est différent.

(...)

*Le doute comme vertu, heureuse exigence sans quoi la foi reste caduque, incomplète, inféconde. Ouverture à la complexité du vivant. Attribut de la vérité.
Le doute comme condition de la crédibilité de la foi.*

Roger Dewandeler, *Spiritualité du doute*, pp. 99 et 100



Conclusion provisoire : Au terme de ce petit périple, je crois qu'il faut une dynamique d'alternance : nous avons besoin à la fois de sécurisation et d'innovation. La tentation est de privilégier l'un ou l'autre. L'idéal à mes yeux est de vivre les deux dynamiques.

Oui, mais comment ? J'y reviendrai... sans doute.

Pierre-Paul Delvaux

La Colombe : de l'icône ancienne au fondement biblique. *Dorothy Willette (librement traduit de l'anglais par Ginette Ori)*

Peu de symboles ont une tradition aussi longue et aussi riche que la colombe. Particulièrement appréciée dans l'art et l'iconographie, la colombe représente souvent un aspect du divin, et son utilisation a été partagée, adaptée et réinterprétée à travers les cultures et les millénaires pour répondre à l'évolution des systèmes de croyance. De l'Antiquité à nos jours, cet oiseau simple a développé une multitude de significations et d'interprétations qui en font un élément complexe et puissant des textes religieux et des représentations visuelles.

Au Proche-Orient ancien et dans le monde méditerranéen, la colombe était le symbole emblématique de la déesse mère. De petits sanctuaires en argile de l'âge du fer au Levant représentent des colombes perchées sur les portes de ces mini-temples. Sur un exemple provenant de Chypre, l'extérieur du sanctuaire de la déesse est entièrement recouvert de colombiers.

Les colombes représentaient la fertilité et la procréation féminines et sont devenues des symboles bien connus de la déesse cananéenne Asherah et de son homologue Astarté, ainsi que de son incarnation phénicienne et plus tard punique, Tanit. Les pièces de monnaie d'Ashkelon datant du premier siècle avant J.-C. portaient une colombe, qui représentait à la fois la déesse Tyché-Astarté et l'hôtel des monnaies de la ville. À Rome et dans tout l'Empire, des déesses telles que Vénus et Fortunata étaient représentées dans des statues avec une colombe dans la main ou sur la tête.

La Bible hébraïque et les archives archéologiques montrent clairement que de nombreux Israélites de l'Antiquité croyaient que la déesse Asherah était l'épouse de leur dieu Yahvé. Il n'est donc pas surprenant que les héritiers de cette religion israélite aient incorporé le symbole "féminin" de la colombe pour représenter l'esprit de Dieu (le mot pour "esprit", *ruach* est un mot féminin en hébreu). Le Talmud de Babylone compare le vol plané de l'esprit de Dieu dans Genèse 1:2 au vol plané d'une colombe. En effet, ce même langage "planant" est utilisé pour décrire l'esprit de Dieu dans les manuscrits de la mer Morte ainsi que dans le Nouveau Testament.

Mais ce n'est pas la seule allusion à la colombe dans la Bible hébraïque.

L'exemple le plus connu se trouve dans le récit du déluge (Genèse 6-9).

En Genèse 8:8-12, après l'échouage de l'arche sur le mont Ararat, Noé envoya une colombe à trois reprises pour voir à quel point les eaux du déluge s'étaient retirées.

La première fois, elle ne trouva rien et revint à l'arche.

La deuxième fois, elle rapporta une feuille d'olivier, ce qui permit à Noé de constater que le châtement de Dieu était terminé et que la vie avait repris sur la terre.

(L'image d'une colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier est encore aujourd'hui un symbole de paix).

La troisième fois, la colombe ne revint pas, ainsi Noé sut qu'il pouvait quitter l'arche en toute sécurité. Une histoire de déluge similaire est racontée dans des passages de l'ancienne épopée babylonienne de Gilgamesh. Là aussi, le héros, Uta-Napishtim, envoie une colombe qui revient au navire, incapable de trouver un perchoir. En fait, depuis les documents du Proche-Orient ancien jusqu'aux pratiques nautiques du XIXe siècle, les marins du monde entier ont utilisé des colombes et d'autres oiseaux pour les aider à trouver la terre ferme et à s'y diriger. Ainsi, alors que Noé utilisait une ancienne astuce de marin, la colombe représentait pour lui un signe de Dieu.

L'imagerie de la colombe est également utilisée dans plusieurs livres prophétiques de la Bible hébraïque. Le son grave et roucoulant d'une colombe sert d'image de deuil pour évoquer la souffrance du peuple de Juda. (Voir Ésaïe 38 :14, 59 :11 ; Ézéchiel 7:16 et d'autres).

Mais les colombes étaient plus qu'une simple bande sonore pour un peuple qui s'était éloigné de Dieu ; elles étaient aussi un instrument d'expiation. Plusieurs passages de la Torah (en particulier le Lévitique) précisent les occasions qui nécessitent le sacrifice de deux colombes (ou de jeunes pigeons), soit comme offrande de culpabilité, soit pour se purifier après une période d'impureté rituelle (y compris la naissance d'un enfant).

Plusieurs columbariums, ou pigeonniers, ont été mis au jour dans la Cité de David et dans les environs de Jérusalem (par Crawford). Ces tours étaient sans aucun doute utilisées pour élever des colombes destinées aux offrandes sacrificielles, ainsi que pour la viande et l'engrais qu'elles fournissaient - une pratique populaire aux époques hellénistique et romaine qui s'est poursuivie jusqu'à l'époque moderne. La fonction expiatoire des colombes a donné lieu à des comparaisons dans le Talmud et les Targums avec Isaac et Israël.

Selon ces sources extrabibliques, tout comme la colombe tend le cou, Isaac s'est préparé à être sacrifié à Dieu, et plus tard Israël a adopté cette position pour expier les péchés des autres nations.

Ainsi, à l'époque de Jésus, la colombe était déjà riche de symboles et de nombreuses interprétations : représentation d'Israël, sacrifice expiatoire, souffrance, signe de Dieu, fécondité et esprit de Dieu. Toutes ces significations, et bien d'autres encore, ont été intégrées dans l'utilisation chrétienne de l'iconographie de la colombe.

Dans le Nouveau Testament, les colombes apparaissent dans les scènes associées à la naissance de Jésus, à son baptême et juste avant sa mort. L'Évangile de Luc dit que Marie et Joseph ont sacrifié deux colombes au Temple après la naissance de Jésus, comme le prescrivait la loi mentionnée plus haut (Luc 2:24). Pourtant, dans l'Évangile de Jean, Jésus chasse avec colère tous les marchands du Temple, y compris "ceux qui vendaient des colombes" aux fidèles (Jean 2:16).

Mais l'image de la colombe la plus familière du Nouveau Testament est peut-être racontée dans les quatre Évangiles (bien que sous des formes différentes) lors du baptême de Jésus par Jean le Baptiste dans le Jourdain. Après que Jésus soit sorti de l'eau, le [Saint] Esprit [de Dieu] est venu du ciel et est descendu sur lui "comme une colombe" (voir Matthieu 3:16 ; Marc 1:10 ; Luc 3:22 ; Jean 1:32). Le récit du baptême s'est appuyé sur le symbole préexistant de la colombe en tant qu'esprit de Dieu (et ses nombreuses autres significations) et l'a fermement ancré comme la représentation préférée du Saint-Esprit, en particulier dans les représentations artistiques ultérieures de la Trinité.

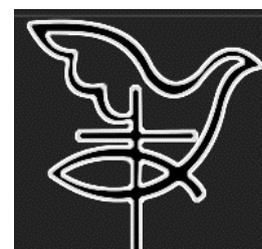
Dans l'art de la Renaissance, la colombe est devenue un élément standard de la scène de l'Annonciation, représentant l'Esprit Saint sur le point de fusionner avec la Vierge Marie. Dans l'art chrétien, les colombes étaient également représentées volant dans la bouche des prophètes comme un signe de l'esprit de Dieu et de l'autorité divine. Même l'artiste pop contemporain Andy Warhol a utilisé l'image (beaucoup plus commerciale) d'une colombe pour représenter le Saint-Esprit dans son œuvre *La Cène (colombe)*.

Une autre source associe une colombe au début de la vie de Jésus. Selon le proto-évangile de Jacques, datant du deuxième siècle, alors que les prêtres du Temple essayaient de choisir un mari pour Marie, une colombe s'est envolée de la canne de Joseph et s'est posée sur sa tête, le désignant comme l'élu de Dieu. Dans les contes de fées du monde entier, les oiseaux ont souvent été utilisés pour désigner "l'élu", le vrai roi ou même le divin.

Outre son symbolisme du Saint-Esprit, la colombe était un symbole chrétien populaire avant que la croix ne prenne de l'importance au quatrième siècle.

Clément d'Alexandrie, père de l'Église du deuxième siècle, exhortait les premiers chrétiens à utiliser la colombe ou le poisson comme symbole pour s'identifier entre eux comme disciples de Jésus. Les archéologues ont retrouvé des lampes à huile et des vases eucharistiques en forme de colombe dans les églises chrétiennes de Terre Sainte. La colombe a continué à être utilisée pour divers objets d'église tout au long de la période byzantine et médiévale.

Depuis l'Antiquité, la colombe est utilisée pour identifier et représenter le divin. Elle a permis à d'innombrables peuples d'envisager et de comprendre les nombreux aspects d'un Dieu qui ne pouvait être incarné par une idole ou une statue. La colombe reste un moyen privilégié de montrer la main et la présence de Dieu dans le monde et demeure l'un de nos symboles les plus durables.



Coran : Sourate 3 :49

Il sera envoyé aux fils d'Israël auxquels il dira : « Je suis venu à vous, accompagné de signes de votre Seigneur. Ainsi je forme devant vous, à partir d'argile, un corps d'oiseau dans lequel je souffle si bien que, par la volonté d'Allah, il devient un véritable oiseau. Je guéris également l'aveugle-né et le lépreux et, par la volonté d'Allah, je ressuscite les morts. Je vous informe aussi de la nourriture que vous consommez et de celle que vous conservez dans vos demeures. Voilà assurément un signe pour vous, si vous êtes réellement croyants.

(Cf évangile apocryphe de Thomas)

Appel à vos plumes !



La rédaction du *Messenger* a besoin de vos plumes

C'est un engagement à géométrie variable. L'idéal c'est la collaboration régulière, mais elle peut aussi être épisodique (un coup de cœur, une lecture, un film, une chanson, un témoignage...). Tout cela pour nourrir la recherche et la réflexion dans notre communauté.

Merci de contacter Ginette ou Pierre-Paul !

Glanures

« Ces gens que j'appelle des ânes cherchent Dieu parmi les créatures, les moûtiers à prières, le paradis terrestre, les paroles humaines et les Ecritures (...). Je le trouve partout, et c'est là qu'il est. » *Marguerite Perete*

Glané par Rémy Paquay

Marguerite Perete (vers 1250 – 1310) est une écrivaine et poétesse mystique chrétienne. Son livre « **Le Miroir des simples âmes anéanties** », explorant l'amour de Dieu, choque l'Eglise de l'époque. Aujourd'hui, il est de plus en plus considéré comme un ouvrage majeur du Moyen Âge.

Note de la rédaction.



Prière du poète

Je ne sais ni bêcher, ni herser, ni faucher,
Et je mange le pain que d'autres ont semé.
Mais tout ce que l'on peut moissonner de douceur,
Je l'ai semé, Seigneur.

Je ne sais ni dresser un mur de bonne pierre,
Ni couler une vitre où se prend la lumière.
Mais tout ce que l'on peut bâtir sur le bonheur,
Je l'ai bâti, Seigneur.

Je ne sais travailler ni la soie, ni la laine,
Ni tresser en panier le jonc de la fontaine.
Mais ce qu'on peut tisser pour habiller le cœur,
Je l'ai tissé, Seigneur.

Je ne sais ni jouer de vieux airs populaires,
Ni même retenir par cœur une prière.
Mais ce qu'on peut chanter pour se sentir meilleur,
Je l'ai chanté, Seigneur.

Ma vie s'est répandue en accords à vos pieds.
L'humble enfant que je fus est enfant demeuré,
Et le peu qu'un enfant donne dans sa candeur,
Je vous l'offre, Seigneur.

Maurice Carême

« **Etranger !** Que signifie ce mot ? Quoi ! Sur ce rocher j'ai moins de droits que dans ce champ ! Quoi ! J'ai passé ce fleuve, ce sentier, cette barrière, cette ligne bleue ou rouge visible seulement sur vos cartes, et les arbres, les fleurs, le soleil, ne me connaissent plus ! Quelle ineptie de prétendre que je suis moins homme sur un point de terre que sur l'autre !

Vous me dites : Nous sommes chez nous et vous n'êtes pas chez vous !

- Où ? Ici ? Vous n'avez qu'à creuser une fosse, et vous verrez que la terre m'y recevra tout aussi bien que vous. »

Victor Hugo (La Légende des Siècles)

« L'adversaire d'une vraie liberté est un désir excessif de sécurité »

Jean de la Fontaine

« J'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot. »

Honoré de Balzac

« La beauté est dans les yeux de celui qui regarde »

Oscar Wilde

« Vis comme si tu devais mourir demain. Apprends comme si tu devais vivre éternellement. »

Gandhi

Glanés par Ginette Ori

Question et réponse (rubrique de « **Progressive Spirit** », une publication de premier plan pour une exploration intelligente, inclusive et pionnière des avancées théologiques, spirituelles et sociales d'aujourd'hui.)

Q : Par Peter

Lorsque Jésus dit : "Dans ma maison, il y a plusieurs demeures", donne-t-il une légitimité aux autres religions du monde comme l'islam et le bouddhisme ?

R : Par le Révérend Dr Jeffrey Frantz

Cher Peter,

Tout d'abord, en ce qui concerne le texte, la plupart des spécialistes estiment que l'évangile de Jean, que vous citez dans votre question (Jean 14 :2), n'est pratiquement qu'un récit métaphorique. En d'autres termes, si l'évangile de Jean est vrai en tant que message spirituel, il n'est pas réel. Les noces de Cana ne sont pas un événement historique. Nicodème et sa rencontre nocturne avec Jésus sont des créations de l'auteur du quatrième évangile. Le récit ne se réfère pas à une personne réelle vivant en Palestine à l'époque de Jésus.

Votre citation de Jean 14 fait partie de ce que l'on appelle les "discours" de l'évangile de Jean, chapitres de 14 à 17. La plupart des exégètes pensent que lorsque l'auteur fait dire à Jésus : "Dans ma maison, il y a beaucoup de demeures", cela signifie que tout le monde est le bienvenu. Les "nombreuses demeures" évoquent de nombreuses pièces et beaucoup d'espace, qu'il y a assez de place pour tout le monde. Ce qui est une formulation d'inclusivité.

Je ne crois pas que ces paroles aient quelque chose à voir avec le fait que Jésus ait accordé une légitimité aux autres religions du monde.

Il est certain que Jésus n'aurait rien su de l'islam, car Mahomet (570-630 de notre ère) n'est né que des siècles plus tard.

Le Bouddha a vécu cinq à six cents ans avant notre ère. Mais, il est peu probable que Jésus ait entendu parler de lui, et même si c'était le cas, il ne l'aurait probablement pas beaucoup intéressé. Il avait fort à faire avec les maux de son temps et de son pays : c'est-à-dire les élites dirigeantes du judaïsme et la menace de l'occupation romaine.

Traduction libre de Ginette Ori



L'Entr'aide :

C'est tous les lundis : 70 paniers repas, 60 repas chauds et une quinzaine de personnes rhabillées par le vestiaire.

C'est un moment où nos amis du lundi, comme les appellent les bénévoles, peuvent se poser, à l'abri, autour d'un repas, d'une tasse de café.

C'est qui n'est pas mesurable, c'est la chaleur humaine partagée, c'est l'investissement des bénévoles

pour que ce moment puisse se répéter chaque lundi.

Mais sans vous, l'Entr'aide ne pourrait fonctionner.

C'est le moment du tri du printemps, n'hésitez pas à déjà nous apporter

vos vêtements d'hiver et nous les stockerons.

Pour l'accueil et le service de midi, nous avons besoin de sucre cristallisé, de sel, de poivre, de serviettes en papier et de gobelets en carton.

Nous avons des vêtements pour femmes en suffisance. Vous pouvez les remettre à l'ASBL Terre qui leur donnera une deuxième vie.

Pour les hommes, nous avons UN URGENT besoin de jeans (tailles M et L), de pulls, de sweatshirts, de baskets (taille 41 à 43 surtout), de vestes de pluie.

Vous pouvez aussi nous aider en faisant des dons. Pour habiller une personne SDF de la tête aux pieds, il faut environ 120 € par an. Avec un ordre permanent d'une petite somme, vous pouvez y contribuer. Cela permet à l'association d'acheter notamment des sous-vêtements qui sont très rares dans les dons mais nécessaires.

N° de compte : BE52 7805 9004 0909

Suivez-nous sur notre page Facebook : facebook.com/entraideprotestanteliégeoise

AGENDA DES ACTIVITÉS

Culte tous les dimanches à 10h30

Mai

Jeudi 9 mai

PROFEST « Il était une Soif » au Centre culturel de Spa.
Infos sur le site <https://fr.protestant.link>

Mercredi 22 mai à 18h30

Réunion du GAC

Mercredi 22 mai à 19h30

Réunion du Consistoire.

Vendredi 31 mai à 19h00

(dans le temple)

Vernissage de l'exposition de Serge Heuschen à l'occasion des journées des Églises ouvertes

Vendredi 31 mai à 19h00

(dans la salle Rey)

Souper-conférence du Cercle Rey : "L'école laïque pour les filles" par Myriam Kenens

Juin

Samedi 1^{er} juin de 13h à 17h

Journées des Églises ouvertes – Expo Serge Heuschen

Dimanche 2 juin de 12h à 16h

Journées des Églises ouvertes – Expo Serge Heuschen qui sera visible jusqu'au dimanche 9 juin.

Jeudi 13 juin à 19h30

Réunion de l'interconsistoires à Liège-Marcellis

Vendredi 21 juin à 19h30

Souper de clôture du Cercle Rey

Dimanche 23 juin après le culte

Assemblée d'Église

Mise à jour et présidence des cultes sur notre site web : protestantisme.be



Pour mieux nous connaître,
Suivez-nous sur nos réseaux sociaux et
visitez notre site
<https://protestantisme.be/>

Nous écrire, recevoir de nos nouvelles :
protestantisme.be@gmail.com